

1re ANNÉE.—No 5.—JEUDI, 7 NOVEMBRE 1889

INDUSTRIE

COMMERCE

EDUCATION

Arts et Métiers

Economie domestique

LITTÉRATURE

TURCOTTE & MENARD ... Propriétaires

JOS. TURCOTTE, directeur de la rédaction



# Revue de Québec

Journal hebdomadaire, publié tous les jeudis

Imprimerie de  
Adj. MENARD, rue St-Joseph, St-Roch  
Québec

••• Pour voir •••

Impressions de Luxe et de Fantaisie

Adresser vous à

LA REVUE DE QUÉBEC

# LA REVUE DE QUÉBEC

Journal hebdomadaire

PARAISANT TOUS LES JEUDIS

Abonnement :— \$2.50.....par an  
[ payable d'avance ]

Tarif des annonces : 1re insertion..... 10 cts la ligne  
Insertions subséquentes... 5 “ “

Correspondances.—Pour la rédaction :

JOSEPH TURCOTTE  
55, rue St Joseph, St Roch.

Pour l'administration :

ADJ. MENARD  
59, rue St Joseph, St Roch.

## PROJET DE BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE

OPINION DE M. LE CURÉ DE SAINT-ROCH

LA REVUE DE QUÉBEC du 17 octobre dernier contenait, sur le projet de fondation d'une bibliothèque ouvrière à Saint-Roch, un article qui a fortement éveillé l'attention. A plusieurs reprises, depuis, nous avons eu des renseignements que nous avons puisés aux meilleures sources, afin de ne pas égarer l'opinion.

Le révérend monsieur F. H. Bélanger, curé de Saint-Roch, qui comprend et pratique dans sa plénitude l'apostolat de l'éducation, se souvenant de l'ordre du Maître : " Ite, docete omnes gentes..... ", s'est prêté de bonne grâce à nous communiquer, sur le sujet, des observations d'une importance telle, que nous croyons devoir en faire bénéficier le public.

Voici, à peu près, comme il s'est exprimé :

" Durant ces deux dernières années, dit-il l'honorable M. Bresse m'a fréquemment entretenu du mal que le manque d'instruction pratique cause aux classes ouvrières dans la division de Québec ; c'est lui, je crois, qui le premier a eu l'idée de remédier à cet état de choses, au moyen d'une bibliothèque publique et gratuite établie dans Saint-Roch. J'ai applaudi au projet, et, n'eût été le nombre de mes occupations quotidiennes, j'aurais déjà travaillé à sa réalisation. Mais le temps me semble arrivé de frapper un grand coup, tout de suite, et je suis heureux d'exprimer mon opinion dans ce sens.

" Il serait facile de trouver un local temporaire qui conviendrait parfaitement aux ouvriers et qui, situé au cœur même de Saint-Roch, dans la partie

de la ville où se groupent les manufactures, serait des plus favorable à l'établissement d'un cabinet de lecture et de séances.

" Naturellement, des livres seuls, c'est un mode d'enseignement bien imparfait pour des ouvriers dont un bon nombre ne sait même pas lire. Il faudra, dès le début, y ajouter des leçons de choses, des démonstrations pratiques, et s'adjoindre pour ce'a des professeurs spéciaux qui sachent instruire en amusant, et mettre la science à la portée de tout le monde.

" Oh ! quel bien une institution de ce genre ferait à notre population si intelligente et si avide d'apprendre ! Nous savons cela, nous les prêtres qui, aux sermons du soir, voyons les allées de la nef remplies d'ouvriers buvant en quelque sorte chacune des paroles qui tombent des lèvres du prédicateur ! Il leur manque l'aliment intellectuel capable d'assouvir leur faim de connaître, et cet aliment est devenu indispensable pour leur bien-être matériel et moral. Il n'y a pas de honte à l'avouer, en fait d'éducation pratique de l'ouvrier nous sommes en arrière : c'est notre faute, mais elle est réparable, puisqu'il se rencontre des hommes qui veulent faire mieux.

" Les obstacles sont nombreux. Il faudra s'attendre à les rencontrer au-dedans comme au dehors ; c'est pour cela qu'il vaut mieux les prévoir, afin de n'être pas embarrassé plus tard. Je ne crois pas cependant que l'institut des Arts et Métiers soit un de ces obstacles. Cet institut n'attirera jamais la masse de la population de Saint-Roch et de Saint-Sauveur ; il ne s'adresse guère, du reste, qu'à l'enfance et à la jeunesse, tandis que, selon moi, il faudrait que l'enseignement pût intéresser tous les âges et tous les états.

" L'ouvrier manque non-seulement des connaissances spéciales qui l'intéressent comme homme de métier, mais encore d'une foule de renseignements généraux qui pourraient lui rendre l'existence plus facile en variant un peu et en ennoblissant les quelques plaisirs qu'il peut se permettre. L'instruction, en effet, ajoute un charme de plus aux agréments de la vie de famille, surtout quand elle a pour principe le sentiment chrétien.

" Et c'est ce sentiment qui devra vivifier l'œuvre qu'il s'agit d'entreprendre, et dont la seule garantie d'existence réside dans le concours effectif de l'autorité religieuse. Hors de là, rien n'est possible. Jusqu'à un certain point, une institution comme

celle-là pourrait se passer du gouvernement mais, elle serait morte-née si elle échappait au contrôle immédiat de la religion.

"Dans ces conditions, mon concours est acquis à tout mouvement sérieux des citoyens dans le but de doter Saint-Roch d'une bibliothèque et de classes d'enseignement pratique pour les ouvriers. C'est un moyen certain de perfectionnement intellectuel et moral. Je fais des vœux pour le succès de l'entreprise."

Quel est le citoyen généreux qui prendra dans sa main la cause des ouvriers et qui associera son nom à celui de la première fondation de ce genre que nous verrons à Québec? Se faisant en cela l'écho de la voix publique, M le curé de Saint-Roch en a désigné un qui, par ses talents, son esprit d'entreprise et ses succès, personnifie en quelque sorte la classe à laquelle il se fait honneur d'appartenir: espérons qu'il a dit vrai.

JOSEPH TURCOTTE

### JÉSUS DE NAZARETH

Cet homme, qu'entourait la rumeur grossissante,  
Était un Dieu faisant sur terre une descente ;  
On eût dit un pasteur rassemblant ses troupeaux ;  
Les publicains, assis au bureau des impôts,  
Se levaient s'il passait, quittant tout pour le suivre ;  
Cet homme, paraissant hors de ce monde vivre,  
Tandis qu'autour de lui la foule remuait,  
Avait des visions dont il restait muet ;  
Il entraît aux cités, fuyait aux solitudes,  
Et laissait un rayon dans l'œil des multitudes ;  
Les paysans, le soir, de sa lueur troublés,  
Le regardaient de loin marcher le long des blés,  
Et sa main qui s'ouvrait et devenait immense,  
Semblait jeter aux vents de l'ombre une semence.

On racontait sa vie, et qu'il avait été  
Par une vierge au fond d'une étable enfanté  
Sous une claire étoile et dans la nuit seroïne ;  
L'âne et le bœuf, pensifs, l'ignorance et la peine,  
Étaient à sa naissance, et sous le firmament  
Se penchaient, ayant l'air d'espérer vaguement ;  
On contait qu'il avait une raison profonde,  
Qu'il était sérieux comme celui qui fonde,  
Qu'il montrait l'âme aux sens, le but aux paresseux,  
Et qu'il blâmait les grands, les prêtres et tous ceux  
Qui marchent entourés d'hommes armés de piques.  
Il avait, disait-on, guéri des hydropiques ;  
Des impotents, cloués vingt ans sous leurs râteaux,  
En le quittant, portaient leur grabat sur leur dos ;  
Son œil fixe appelait hors du tombeau les vierges ;  
Les aveugles, les sourds, — ô destin, tu submerges  
Ceux-ci dans le silence et ceux-là dans la nuit ! —  
Le voyaient, l'entendaient ; et dans son vil réduit  
Il touchait le lépreux, isolé sous des claies ;  
Ses doigts tenaient les clefs invisibles des plaies,  
Et les fermaient ; les cœurs vivaient en le suivant ;  
Il marchait sur l'eau sombre et menaçait le vent ;  
Il avait arraché sept monstres d'une femme ;  
Le malade incurable et le pécheur infâme  
L'imploraient, et leurs mains tremblantes s'élevaient ;  
Il sortait des vertus de lui qui les sauvaient.

Un homme demeurait dans les sépulcres ; fauve,  
Il mordait, comme un loup qui dans les bois se sauve ;  
Parfois on l'attachait, mais il brisait ses fers  
Et fuyait, le démon le poussant aux déserts.

Ce maître, le baisant, lui dit : Paix à toi, frère !  
L'homme, en qui cent damnés semblaient rugir et braire,  
Cria : Gloire ! et, soudain, parlant avec bon sens,  
Sourit, ce qui remplit de crainte les passants.

Ce prophète honorait les femmes économes ;  
Il avait, à Gessé, ressuscité deux hommes  
Tués par un bandit appelé Barrabas ;  
Il osait, pour guérir, violer les sabbats,  
Rendait la vie aux nerfs d'une main desséchée ;  
Et cet homme égalait David et Mar-Jachée.

Il avait les cheveux partagés sur le front ;  
Des femmes qui riaient et qui dansaient en rond  
Le suivaient, et de fleurs elles étaient couvertes,  
Et des petits enfants portaient des branches vertes ;  
Et de partout, des champs, des toits, des bois obscurs,  
Et de Jérusalem dont on voyait les murs,  
Sortait la foule, gaie, heureuse, péle-mêle ;  
Des mères lui montraient leur fils à la mamelle,  
Et les vieillards criaient : hosanna ! Quelques-uns  
Soufflaient sur des réchauds où brûlaient des parfums.  
Il s'avancait avec le calme du mystère ;  
Et ces hommes louaient cet homme, et sur la terre  
Étendaient leurs habits pour qu'il passât dessus ;  
Quelques lambeaux de pourpre à la hâte cousus  
Faisaient une bannière en avant du cortège ;  
Et tous disaient : — Que Dieu le Père le protège !  
Voilà celui qui vient pour nous ren faire meilleurs ! —

Lui, pensif, regarda Jérusalem, les fleurs,  
Le soleil au plus haut des cieux comme une fête,  
Ces tapis sous ses pieds, ces rameaux sur sa tête,  
Et les femmes chanter, et le peuple accourir,  
Et sourit, en disant : Je vais bientôt mourir.

VICTOR HUGO.

### LE PONT DE QUÉBEC ET LE CHEMIN DE FER DU LABRADOR

La construction d'un pont devant Québec serait-elle sur le point de devenir un fait accompli? Nous aurions raison de le croire, non pas tant à cause de l'intérêt particulier de notre ville que parce que les nécessités du commerce du monde le requièrent. Vitesse et sécurité, telles sont les conditions essentielles du transit ; or, l'Ouest canadien et américain de même que les pays de l'Orient semblent être fatalement liés par cette loi du commerce, à faire de Québec un point de concentration. Les jalousies de clocher n'y peuvent rien, non plus que les divisions de parti. Mais encore faut-il savoir profiter des avantages de notre position. Ce devoir nous incombe, à nous Québécois, pour deux raisons : d'abord, comme Canadiens, nous sommes tenus de travailler au développement du pays dans la mesure du possible, sans prendre garde aux écriailleries de ceux qui nous découragent par système et par intérêt ; puis, il est grand temps d'apporter autre chose qu'un concours passif aux immenses travaux qui, dans un avenir prochain, vont s'accomplir dans notre ville.

Le capital étranger, quand il nous arrive, est toujours reçu avec les honneurs qu'il mérite : c'est le *mighty dollar*, d'autant plus puissant chez nous que nous en avons plus de besoin. Le monde financier connaît notre pénurie d'argent, mais il sait comme nous sommes faciles sur les conditions d'emprunt, comme nous livrons, sans compter, nos plus belles terres publiques à qui nous jette en pâture quelques millions ; aussi toutes nos grands voies ferrées sont-elles la propriété presque exclusive de capitalistes qui ont leurs intérêts en dehors du

pays, contrôlent parfois les gouvernements, et englobent à leur bénéfice une énorme partie de la richesse foncière nationale. Nous disons plus. Ces rails de chemins de fer qu'on multiplie à plaisir et qui partout étendent leurs ramifications, sont autant de liens qui enserrment le peuple du Canada et retardent l'heure de l'émancipation aussi longtemps que nous prodiguons à des financiers étrangers le sol de la patrie et les faveurs gouvernementales. Si cela fait l'affaire du moment, voyons un peu quel sort nous préparons à ceux qui viendront après nous, et faisons en sorte qu'ils n'aient pas à maudire notre incurie.

Ces remarques nous sont inspirées non par le désir de contraindre l'action des promoteurs de l'entreprise du pont et d'un chemin de fer au Labrador, mais par celui de pourvoir aux intérêts généraux de la nation. Une autre compagnie, la *Northern Pacific*, est en instance pour localiser sur la rive sud du Saint-Laurent une ligne de chemin de fer qui, passant à travers la province de Québec, isolerait absolument notre ville de la voie de transit. Voyons à la protection de nos justes droits, s'il est vrai qu'il y a danger de les voir sacrifier, non pas, encore une fois, parce que nous sommes de Québec, mais parce que les intérêts du commerce l'exigent.

Pour aujourd'hui, nous livrons à l'étude des hommes d'affaires l'extrait suivant d'une lettre que M. E. P. Bender adresse de Londres à M. Ernest Pacaud, propriétaire de *l'Electeur*, en date du 23 octobre dernier :

« Le syndicat est formé afin d'obtenir une charte du gouvernement fédéral pour la location d'une ligne de chemin de fer entre Québec et un point à l'extrémité Est de la côte du Labrador, probablement la baie St. Charles, qui est sur le continent américain et le havre le plus rapproché de l'Europe et d'où les paquebots à vingt nœuds peuvent facilement accomplir le voyage en quatre-vingt-dix heures, la distance de la baie St. Charles à Liverpool n'étant que de 1,897 milles contre 3,052 *via* New-York. Cette voie formera une ligne directe et droite entre Chicago et l'Angleterre. Prenant la distance entre Chicago et le Grand-Tronc, jusqu'au détroit de Belle-Isle, le voyage sera de 1,800 milles, ce qui à quarante milles à l'heure fait 45 heures, ce qui ajouté à 1,897 milles en mer à vingt nœuds à l'heure fait un total de 140 heures, ou cinq jours et vingt heures. Le même voyage *via* le chemin de fer de Pennsylvanie à New-York, 936 milles à 40 milles à l'heure, ferait 23½ heures, plus 3052 milles en mer à vingt nœuds à l'heure, soit un total de 176 heures, soit sept jours et huit heures. La voie du détroit de Belle-Isle épargnerait donc 23½ jours de voyage désagréable en mer et permettrait aux passagers de se rendre de Chicago à Liverpool deux jours plus tôt qu'actuellement.

La baie St-Charles, qui forme un havre excellent et profond, est aussi libre de glaces pendant les mois de l'hiver que les ports de Halifax, Saint-Jean de Terre-Neuve ou Boston, d'après ce qu'ont déclaré personnellement à M. E. P. Bender les gardiens de phares dans le voisinage du détroit de Belle-Isle.

La longueur de la ligne projetée de Québec à la Baie St-Charles serait d'environ 800 milles et on calcule que le coût de la construction n'excéderait pas £4,000 par mille ; 700 milles localisés gratis sur les terres de la Couronne, et pour les autres 100 milles l'expropriation pourra être effectuée à un coût nominal. La construction du chemin ne rencontrera absolument aucune difficulté, excepté pour les 200 derniers milles à l'est, qui ne sont cependant pas plus insurmontable que celles que rencontra le chemin de fer du Pacifique Canadien au nord du lac Supérieur. M. E. P. Bender, qui a examiné la plupart des rivières sur la rive nord du St-Laurent, déclare qu'elles ne présentent aucune difficulté, les ponts les plus considérables n'exigeant pas une travée de plus de 200 pieds, sauf le Saguenay qui sera franchi au moyen d'un traversier comme ceux du Grand-Tronc et du Pacifique Canadien sur la rivière Ste-Clair. La plus grande partie du chemin traversera un terrain épaissement boisé, d'une valeur exceptionnelle et qui lui fournira un trafic abondant.

Cette ligne, qui épargne près de trois jours de voyage en mer, devrait nécessairement accaparer au moins la moitié des passagers de première classe entre les Etats-Unis et l'Europe, c'est-à-dire environ 100,000 personnes par années qui n'hésiteraient pas à payer une prime de £3 par tête afin de raccour-

cir le voyage. Cela seul paierait 10 p. c. du coût total du chemin, laissant la malle, le trafic local, le fret des riches Etats de l'ouest et de tout le Canada, ainsi que de la Chine et du Japon, pour payer les dépenses d'exploitation.

Par cette route même la malle de New-York arriverait à destination un jour plus tôt qu'à présent.

TABLE DES DISTANCES

			Jours	Hrs.
Chicago à New-York, via Pennsylvanie, R. R.....	936	milles	0	23½
New-York à Liverpool.....	3052	"	6	8¼
Total.....	3988	"	7	8
Chicago à Belle-Isle, via Grand-Tronc et Canadian Atlantic R.R	1800	milles	1	21
Belle-Isle à Liverpool.....	1897	"	3	23
Total.....	3697	"	5	20

Épargné 1252 milles de voyage en mer et près de 2 jours de temps.

## DRAME DE LA VIE INTIME

### NOUVELLE IMITÉE DE L'ANGLAIS

Je commence à me faire vieux. Quelques lustres déjà me séparent de cet âge de bouillantes fièvres, où les passions se pressent ardentes et tumultueuses jusque dans les arcanes les plus intimes du cœur humain, l'agitent en tous sens, le bouleversent, et le font ou tomber ou grandir. Je revois encore à travers la masse confuse de mes souvenirs, cet âge où le sourire, la voix d'une femme aimée, valent le monde entier.

\*\*\*

Son amour était bien profond et sincère pourtant, et la vie, pour nous deux, semblait prendre enfin une teinte de bonheur vrai : pas un nuage à l'horizon, un ciel serein, l'azur limpide ; c'était comme le matin d'un beau jour.

\*\*\*

Et cependant, comment se fait-il qu'aujourd'hui je sois seul, bien seul, et que ma taille se voûte et ploie comme sous le poids d'un écrasant fardeau..... pendant qu'elle dort là-bas, sous les cyprès du cimetière !

Ah ! c'est que la vie a de ces coups terribles qui, s'ils ne tuent pas sur place, conduisent lentement, mais sûrement, leur victime à la tombe : la blessure profonde reste béante, et ne guérit jamais.

Je suis donc solitaire dans ce monde et en voici la cause.

\*\*\*

Par une radieuse matinée de juin, je venais de faire ma ronde accoutumée chez mes malades. Nonchalamment étendu sur une ottomane dans mon bureau, je fumais en lisant les ébauchures d'un journal du matin.

Tout à coup, on sonna, et quelques instants après mon domestique vint m'annoncer qu'une dame requerrait, sans délai, mes services pour son enfant qu'elle croyait dangereusement malade.

Le temps d'écrire quelques prescriptions, de crayonner à la hâte l'adresse de cette dame, de reprendre mon pardessus, de sauter dans un coupé, et j'étais en route.

\*\*\*

La route me parut un peu longue, et j'interrogeai mon calepin plus d'une fois en me demandant à moi-même si je n'avais pas fait erreur.

J'arrivai enfin à la porte d'une maison d'extérieur assez modeste, dans une petite rue d'un quartier assez populeux.

On avait probablement entendu le bruit de la voiture, car, à peine eus-je touché au cordon de la sonnette, que la porte s'ouvrit toute grande, et qu'une voix féminine qui me parut bien douce me dit d'un ton ému :

— Vous êtes le médecin, monsieur, n'est-ce pas ?

Je m'inclinai en signe d'affirmation, et j'entrai.

—Mon pauvre petit est bien malade, monsieur..... n'ai, ajouta-t-elle, avec des sanglots plein la voix, vous allez le sauver..... vous le sauverez, n'est-ce pas ?..... Venez de ce côté, lit-elle en prenant les devants et en m'introduisant dans une chambrette élégamment meublée... Tenez, regardez, docteur, ce pauvre petit front brûlant, ces lèvres desséchées par la fièvre..... Dites-moi ce que vous en pensez !

\*\*\*

C'était un petit chérubin de quatre ans, aux grandes boucles blondes éparpillées sur l'oreiller de duvet.

Le petiot avait les yeux grands ouverts, brillants de fièvre, mais bistrés ; ses joues, encore rondelettes, avaient l'incarnat de la fièvre.

Du premier coup d'œil, je vis que le mal était sans remède.

Néanmoins, je fis les auscultations ordinaires, pour me donner le temps de trouver le moyen d'annoncer la sinistre nouvelle à l'infortunée jeune mère.

Un médecin a souvent des devoirs pénibles à remplir, mais rien de plus accablant pour lui que d'avoir à formuler une sentence de mort.

—Mon Dieu, docteur, supplia la jeune femme, tâchez qu'il en réchappe ; rien ne me coûtera à faire pour assurer sa guérison. Voyez vous, je n'ai que lui seul au monde.

Et elle se mit à sangloter.

Ma langue se paralysa, et je ne pus rien répondre.

Pour me donner contenance, je continuai à faire l'auscultation du petit malade, tout en pestant fort dans mon intérieur contre sa sensiblerie si peu en harmonie avec les devoirs de ma profession.

\*\*\*

Enfin, je relevai la tête, et me redressai de toute ma taille près du lit, comme pour me donner un courage que je ne me sentais nullement.

—Eh bien ! docteur interroga la jeune mère, l'anxiété peinte sur la figure, qu'en dites-vous ?

En ce moment-là, j'eusse donné beaucoup pour pouvoir lui répondre : madame, je vais le sauver. Mais c'eût été mentir, et je me résignai à dire la lugubre vérité.

—Je ferai mon possible pour le sauver, madame, répondis-je en hésitant, mais je ne crois pas que mes soins puissent améliorer sensiblement son état.

—Comment, docteur !... non, ce n'est pas possible ! Voulez-vous dire qu'il va mourir ? articula-t-elle avec l'accent du désespoir.

—Mon Dieu ! madame... j'adoucirai ses derniers moments, répondis-je en baissant la voix.

—Oh ! non, docteur, s'écria-t-elle, c'est impossible ! Il ne mourra pas... Mon Dieu ! sauvez mon petit enfant, épargnez-moi la douleur atroce de le perdre... je n'ai que lui !... que vais-je faire ? Non, ce n'est pas possible, je.....

Et avec un cri déchirant, elle entourra de ses deux bras le cher petit être qui râlait déjà.

\*\*\*

J'essayai, mais avec toutes les peines du monde, de débarasser l'enfant de l'étreinte maternelle.

La malheureuse fut transportée, sans connaissance, sur un lit dans une chambre voisine.

Je lui donnai les premiers soins que nécessitait son état, et je retournai près du lit de l'enfant.

Le chérubin rendait le dernier soupir, une convulsion légère, une longue inspiration, et ce fut tout.....

Avec ce dernier souille, l'ange était retourné aux cieux....

\*\*\*

La jeune femme demeura plusieurs jours dans un état de prostration inconsciente ; lorsque l'on mit le petit dans la bière, et que l'on fit la procession funèbre, elle n'en eut pas même soupçon ; après sa crise nerveuse, elle était restée comme un corps sans âme.

Je compris qu'il n'y avait pas à négliger son état, et je lui prodiguai mes soins.

Quand elle recouvra l'usage de sa raison, elle me trouva assis à ses côtés.

—Pourquoi donc, docteur, me dit-elle d'une voix mourante, m'avez-vous ramenée à la vie, lorsque vous n'avez pu sauver ce qui me rendait l'existence supportable ?

Quand, au bout de quelques jours, elle eut repris du calme et des forces, elle me remercia des soins dont je l'avais

entourée, mais avec tant de douceur dans la voix, que j'en fus troublé jusque dans les replis les plus intimes du cœur.

J'eusse préféré qu'elle m'eût adressé des reproches.

\*\*\*

Six mois s'étaient déjà écoulés depuis la mort de l'enfant et je n'en continuais pas moins régulièrement mes visites, je m'étais bien aperçu que l'intérêt professionnel était unmince facteur dans cette assiduité presque quotidienne, mais il faut si bon parfois de trouver une âme sympathique à la sienne, qu'on se laisse bercer comme dans un doux rêve, sans préoccupation du lendemain.

Un jour que je me présentai chez ma patiente comme d'habitude, je remarquai dans sa contenance un embarras mal dissimulé, sur sa figure un point d'interrogation, qui semblait implorer une réponse.

Au moment où j'allais m'enquérir s'il ne lui était pas survenu quelque désagrément depuis ma dernière visite :

—Docteur, dit-elle, vous ne m'avez pas encore envoyé votre note ?

—C'est vrai, fis-je gravement et avec l'embarras d'un homme pris au dépourvu.

Je n'y avais jamais pensé.

—Mais, ajoutai-je, la note sera un peu plus élevée que vous ne le pensez.

—Peu importe, répliqua-t-elle, je n'ai peut-être pas à ma disposition toute la somme que vous avez droit de réclamer, car je ne suis pas riche, tant s'en faut ; mais, avec un peu de temps, je vous promets de la payer intégralement.

—Je comprends, madame, votre position ; cependant, je tiendrais à être payé de suite de mes services. Il me faut le tout sans retard.

Surprise et décontenancée tout à la fois, la jeune femme fixa sur moi ses grands yeux noirs.

—Le tout ? ... de suite, balbutia-t-elle ?

Je n'osai lever les yeux sur elle. Je voulus parler ; les paroles s'arrêtèrent net dans ma gorge.

A la fin, incapable de garder plus longtemps le masque : le sort en est jeté, me dis-je, brûlons nos vaisseaux.

—Oui, ma chère amie, répondis-je, c'est ainsi que je désire être payé de mes services professionnels. Vous m'avez dit que vous regardiez votre vie comme inutile au monde ; je l'ai sauvée. Dites-moi, aujourd'hui, voulez-vous me la donner ?

—Docteur, dit-elle, vous ne savez rien de ma vie, et vous ne vous en êtes jamais enquis.

—Ma chère amie, je n'en veux rien connaître ; je vous aime, et ne veux rien autre chose que votre amour.

—Que vous êtes bon et généreux, murmura-t-elle, en baissant la tête.

Et ses doux mains se glissèrent doucement dans les miennes.

Dans cette réponse et ce simple mouvement, je devinai tout ce que je désirais.

Ce cœur de jeune mère désolée, ayant besoin d'affection, s'était déjà depuis longtemps tourné vers moi, comme le naufragé, au milieu de la tempête, se cramponne à l'épave qui le portera au rivage.

\*\*\*

La date de notre mariage fut fixée, et nous fîmes nos préparatifs pour notre union.

La cérémonie devait se faire sans étalage, sans bruit ; le vrai bonheur s'accommode mal du tapage et de l'éclat. Pourquoi d'ailleurs mettre tout le monde dans la confidence ; il y a bien assez des voisins qui mettent le nez aux fenêtres.

Mais si, à l'extérieur, nous voulions bannir toute ostentation, à l'intérieur de notre futur logis commun, c'était autre chose.

Je préparais le nid, avec une coquetterie même raffinée, au grand ébahissement de ma vieille ménagère qui ne m'avait jamais vu aussi délicat ni aussi minutieux au chapitre de mon économie domestique.

Mes visites chez Antoinette—c'était le nom de ma fiancée—se multipliaient et, entre deux patients à soigner, je trouvais le loisir de m'y présenter sous les prétextes les plus minces, et de lui faire des cauleux pour son trousseau de future mariée qui l'occupait toute la journée.

Tout marchait à merveille, et d'avance, je me faisais une félicité sans bornes. J'avais trouvé une femme qui, avec beaucoup de grâce, avait des qualités de premier ordre ; oiseau fort rare.

\*\*\*

Un soir, je me préparais, comme d'ordinaire, à me rendre chez elle, lorsque j'entendis un rude coup de sonnette à la maison.

Le domestique et la ménagère n'étant pas là, j'allai ouvrir, on plut tôt j'eus à peine fait jouer la serrure que la porte roula sur ses gonds.

Je me trouvai en face d'Antoinette, pâle, tremblante, les traits bouleversés.

— Mon Dieu, cher ange, m'écriai-je en l'attirant dans le corridor d'entrée, qu'y a-t-il ? qu'est-il arrivé ? qu'est-ce qui vous amène ici ? Pour Dieu, vite, parlez !

— Mon ami, dit-elle d'un ton froid comme l'acier, je viens vous dire que je ne serai peut-être jamais votre femme.

— Et pourquoi ? expliquez-vous !.....

— Parce qu'il est revenu, lui !..... Il est ici et me réclame.....

— Qui, lui ?.....

Je n'eus pas le temps d'interroger davantage, Antoinette s'affaissa lourdement sur le parquet.

Je la pris dans mes bras et la transportai sur une ottomane dans mon bureau où je parvins à lui faire reprendre ses sens.

Alors, elle me raconta sa lamentable histoire.

\*\*\*

Elle avait épousé, alors qu'elle n'avait que dix-huit ans, un homme absolument indigne d'elle.

Un jour, ce misérable l'abandonna dans un moment où elle avait le plus besoin de ses soins et de son travail.

Quelques mois après, elle donnait le jour à un enfant. Grâce à son travail, à son industrie, et à quelques lambeaux d'une fortune autrefois considérable, elle put vivre modestement avec son enfant.

Le bambin était à peine âgé de trois ans que Dame Ruineur vint lui apprendre la mort accidentelle de son mari.....

.....

— Cette après-midi, dit-elle, au moment où mes pensées s'envolaient vers vous et que je rêvais à notre vie future, j'entendis quelqu'un frapper à la porte.

J'allai ouvrir, croyant que c'était vous.....

C'était lui..... mon mari !

Il revenait repentant, joyeux, et tout heureux à Fidèle qu'il pouvait avoir quelques jours de bonheur au logis.

Il se jeta à mes genoux, en me demandant de me pardonner sa lâche désertion.

Son apparition m'avait transformée en une statue de marbre. Je restai muette et sans mouvement, jusqu'au moment où l'idée que vous pouviez venir, me tira de cet état léthargique.

Je suis venue.....

\*\*\*

Ce coup brutal me fit perdre tout contrôle sur moi-même.

Apprenant la pièce comme un insensé, je demandai à Antoinette de me dire ce que valaient les droits de cet homme en face des miens. Je jurai par tout ce qu'elle avait de plus sacré, d'être à moi et à nul autre, comme déjà devant Dieu elle devait être ma femme.....

Le coup m'avait étourdi au point que je ne voyais plus que confusément à travers la réalité, et qu'au milieu des sorties les plus incohérentes, je sentais qu'une sorte de délire s'emparait de ma tête, et que ma raison violemment secouée s'enfuyait.....

\*\*\*

Grâce à Dieu !.....

Antoinette, je puis le dire encore, resta fidèle au devoir, à moi, à la mémoire du petit chérubin mort, et au mari repentant.....

Mais, l'ouragan qui passe laisse moins de ruines derrière lui, que ce coup de foudre n'infligea de meurtrissures à nos âmes.

Quand, ce soir là, nous nous séparâmes, nous savions que c'était pour toujours.

Je ne l'ai jamais revue.

Cinq années durant, elle vécut, épouse fidèle, avec l'homme qui l'avait désertée, et qui fit, mais en vain, tout en son pouvoir pour lui faire oublier son crime et sa douleur.

\*\*\*

Un jour, je reçus un petit billet soigneusement cacheté. L'adresse m'en révéla la signature.

Avec une émotion qui s'explique facilement, je fis sauter le cachet.

Le billet, en effet, était d'elle.

Sur son lit de mort, avant de rendre le dernier soupir, elle avait griffonné plutôt qu'écrit de sa main défaillante, ces mots :

"*Là-haut, Dieu ne nous séparera plus.*"

Pas un mot de plus, pas une parole d'amour.

Mais ce billet, que je garde encore comme une précieuse relique, versa dans mon âme un baume salutaire et vivifiant.

Je le lis et relis de temps à autre, et j'y puise un courage nouveau, en attendant le moment béni de notre réunion là-haut.

TREMOLO

## ECONOMIE DOMESTIQUE

L'économie est le grand trésorier de tous les ménages ; pour les mères de famille, l'économie représente la prospérité et l'abondance du foyer domestique ; pour les égoïstes, l'économie fournit le moyen d'obtenir les jouissances personnelles et solitaires ; pour les cœurs généreux, elle est la voie qui conduit à la charité, et qui permet les libéralités faites à propos : grâce à l'économie, on peut éviter de disputer à une malheureuse ouvrière une partie de son humble salaire, si péniblement gagné... On peut être toujours équitable et souvent généreux.

La prodigalité offre naturellement les résultats opposés : elle marche toujours en compagnie de la parcimonie, car on n'alimente le superflu qu'aux dépens du nécessaire. On intervertit ainsi l'importance réelle de chaque objet, on traite sérieusement les choses frivoles, légèrement les sujets sérieux ; les *fantaisies*, celles-là même qui semblent être peu coûteuses, absorbent petit à petit une grande partie de l'argent dont on peut disposer, et l'on arrive insensiblement, soit à retrancher les dépenses nécessaires et sensées, soit à augmenter sa part aux dépens d'autrui.

Si l'accusation de frivolité adressée aux femmes est méritée en partie par quelques-unes d'entre elles, ce n'est point parce qu'elles dépassent le chiffre qu'elles peuvent raisonnablement consacrer à leurs dépenses personnelles, mais peut-être parce qu'elles attribuent une trop grande importance à tous les détails qui composent leur toilette ; parce qu'à leurs yeux, cette question prime toutes les autres, et que cette façon de l'envisager les conduit par une pente insensible à l'égoïsme et à une certaine sécheresse de cœur. Il n'est pas raisonnable de chercher, d'espérer la perfection, mais il est bon de se préoccuper du perfectionnement ; il m'est permis par conséquent de souhaiter que toutes les femmes étudient le grand art d'équilibrer la dépense, qu'elles y deviennent habiles en se proposant, non le but égoïste d'obtenir ainsi une plus grande somme de jouissances personnelles, mais bien celui de pouvoir être généreuses à propos, sans compromettre aucun intérêt par l'exercice de la libéralité.

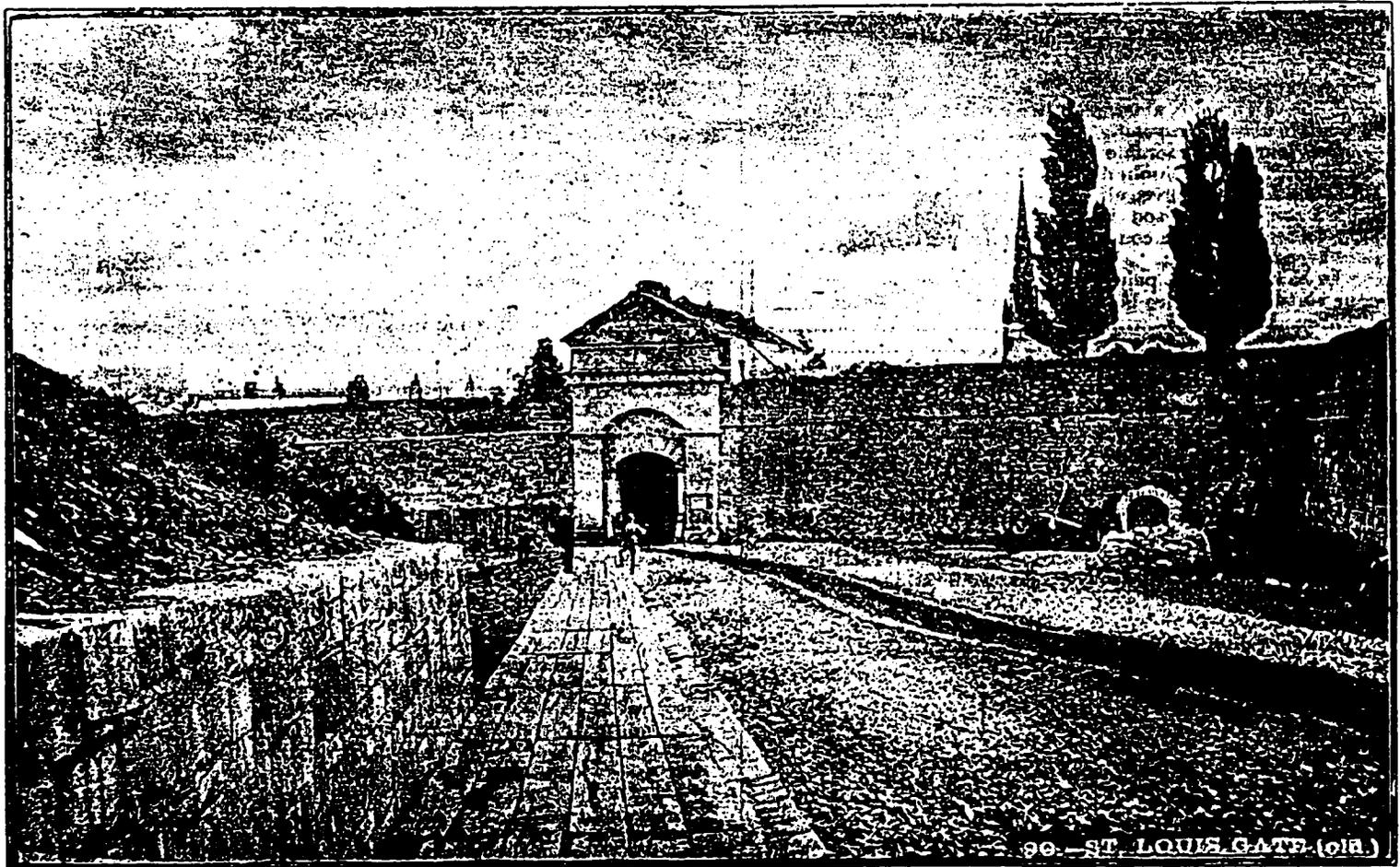
La première recommandation, celle que j'adresserai à toutes les femmes, quelle que soit leur fortune, sera d'apprendre à tailler et à coudre tous les objets de toilette et de lingerie dont elles peuvent avoir besoin. Cette science est l'une des premières parmi celles qui doivent être enseignées aux jeunes filles ; c'est la plus nécessaire, la plus importante, si l'on considère ses résultats de toute nature. Si une femme est pauvre, ou si sa fortune est modique, elle augmentera considérablement les ressources du ménage en retranchant les frais de façon, qui sont toujours fort élevés. Si, au contraire, il s'agit d'une femme riche, l'habitude du travail la retiendra plus souvent au logis, tandis que la possibilité de faire elle-même tout au moins quelques-uns des vêtements de ses enfants occupera agréablement ses loisirs ; son expérience sur ce sujet, si essentiellement féminin, lui permettra de diriger une femme de chambre, ou bien une ouvrière lorsqu'il s'agira des robes simples, des toilettes de campagne et des vêtements d'intérieur, et l'argent qui aurait été dépensé pour ces objets pourra augmenter son superflu, ou le nécessaire d'autrui. L'art de faire elle-même ses vêtements constitue

à lui seul un revenu clair et net pour une femme. Cette occupation vaut bien, à tout prendre, la broderie sur mousseline, ou sur canvas, qui devrait être considérée seulement comme une distraction, succédant à des travaux plus utiles. De plus, cet art permet une foule de soins, que l'on ne prendrait pas, ou que l'on prendrait irrégulièrement, si l'on devait toujours recourir à une aiguille étrangère : on saura réparer à temps un robe un peu usée, renouveler un corsage, changer une garniture, mettre enfin tous les objets servant à la toilette en rapport avec les exigences de la mode.

EMMELINE

Nous traitons avec les auteurs pour l'achat d'œuvres inédites, en prose ou en vers, de quelque nature qu'elles soient. Les correspondances à ce sujet se font avec le bureau de rédaction, et sont strictement confidentielles.

À l'assemblée régulière trimestrielle de la Chambre de Commerce de Québec, tenue le 6 novembre avec à l'ordre du jour, M. le président Turner a parlé en homme d'affaires de la question des pêcheurs du Labrador et de la Baie des Chaleurs. On a rappelé la suggestion de M. Tarte : puisque, disait-il, les habitants de cette partie du pays ne peuvent y trouver leur vie et que, chaque année, le gouvernement est obligé de leur venir en aide, pourquoi ne pas les transporter en bloc dans un centre agricole et leur faire désertir à jamais cette lande inutile ? Cette étrange proposition a été reproduite avec faveur par une certaine presse. Au nom du commerce et du bon sens, M. Turner a démontré qu'il importe de soutenir les pêcheurs dans les années mauvaises et de les maintenir où ils sont, parce que nous en avons besoin. "Qui, eux disparus alimenterait nos marchés aux poissons ? a-t-il dit. Laissez-les continuer d'être d'excellents pêcheurs, quoique pauvres et misérables : vous en feriez, à grands frais, de mauvais agriculteurs." Plusieurs autres sujets importants ont occupé la séance. Nous y reviendrons.



Ancienne Porte Saint-Louis

## LA LANGUE ET L'IDÉE

Il se livre dans Manitoba, une bataille à laquelle nous ne saurions rester indifférent. On veut y abolir la langue française, qui est celle de la minorité, et le système, présentement en vigueur, des écoles séparées. Ce système, on le sait, est fondé sur le principe de la liberté de conscience, et permet aux catholiques d'avoir des écoles spéciales pour l'éducation de leurs enfants. Sous prétexte d'économie, le gouvernement se propose de modifier la loi existante, de forcer les catholiques à contribuer à l'entretien des écoles protestantes, et d'enlever les subventions ordinaires aux écoles de la minorité. En même temps, on décrète pratiquement la suppression de la langue française comme langue officielle, en ne publiant qu'en anglais la Gazette officielle de Manitoba.

On s'attaque donc, en même temps, à la langue française et

à l'idée catholique. Au nom de la constitution, des droits acquis, de la liberté de conscience, nos compatriotes de Manitoba ont protesté contre ces injustices, dans une grande assemblée tenue à Saint-Boniface, le 28 octobre dernier. Leur cause est de celles qui intéressent non-seulement une province mais quiconque aime la liberté. Nous sommes avec eux de sentiment, de conviction, et, au besoin, d'action.

Nous fournirons gratis la série déjà parue du roman NICOLAS PERROT à toute personne qui s'abonnera à la REVUE DE QUÉBEC. On peut s'abonner à l'année, au mois ou à la semaine.

Les dames voudront bien porter attention à l'article d'économie domestique que nous publions dans le présent numéro de la REVUE, et qui est la première d'une série de causeries intimes spécialement faites pour elles. Nous voulons donner un soin particulier à cette partie de notre programme, et, à ce sujet, nous promettons à nos lectrices, — pour prochainement — d'agréables surprises.

# NICOLAS PERROT

ou

Les Coureurs des Bois sous la Domination Française

---

 PAR G. B.
 

---

(Suite)

C'était un excellent poste pour y mettre une sentinelle au cas de démonstrations hostiles de la part des sauvages.

Il ne s'agissait plus que de commencer les ouvrages préliminaires de défense ; à cet effet, les hommes furent envoyés à la recherche du bois nécessaire, qu'ils se procurèrent facilement en arrière de la montagne.

À l'arrivée de Jean, on transporta dans la cave les traves et tout ce qu'elles portaient. Colas expliqua à Jean les ouvrages de défense qu'il se proposait de faire pour mettre la cave parfaitement à l'abri d'un coup de main extérieur dans le cas où par hasard on parviendrait à la découvrir.

Grand Pierre était revenu de la bourgade du Lièvre. Il avait remis à Jacques Dulude, le commis de Colas, la note que celui-ci lui avait confiée, et s'était acquitté avec intelligence de ses instructions. Le Rat (c'est ainsi que les Français nommaient Kondiaronk) n'était pas encore rendu à la bourgade quand grand Pierre l'avait quittée pour revenir.

Dulude faisait savoir à son bourgeois qu'un de ses canots avait été enlevé par les Iroquois avec tout ce qu'il contenait. Tous les canots de la flotte qui n'avaient pas de Français ou de Canadien à bord, et n'étaient conduits que par des Outaouais, avaient été pris par les Iroquois. Sur soixante canots, dont se composait la flotte, trente avaient été enlevés ; tous les Outaouais qui avaient été pris d'une terreur panique à la première attaque avaient gagné terre, et, abandonnant leurs canots, s'étaient sauvés dans les bois.

Ils avaient été attaqués par les Iroquois qui s'étaient mis en embuscade avec cinquante canots, faisant à peu près cent cinquante guerriers divisés en deux bandes, l'une commandée par la Chaudière Noire, et l'autre par le Bâtard flamand. Les Canadiens s'étaient bien comportés, et quoiqu'il n'y en eût qu'un seul au gouvernail dans chacun des canots, avec des Outaouais et quelques Algonquins, ils avaient su les contenir en les menaçant de les tuer sur le champ s'ils ne continuaient pas à faire leur devoir. Une bonne moitié des canots iroquois s'était précipitée sur les canots abandonnés, tandis que le reste qui poursuivait la flotte n'avait pas tardé à en faire autant pour aller partager le butin.

Les Canadiens avaient décidé que, dans les cir-

constances, il ne fallait pas trop compter sur les Outaouais et qu'il valait mieux sauver les marchandises qu'ils avaient dans leurs canots que d'essayer, pour le moment, de reprendre les canots abandonnés ; sauf, après avoir mis les leurs en sûreté, à aviser sur ce qu'il conviendrait de faire. Ils avaient donc fait force d'aviron pour se sauver, non sans avoir fait une décharge générale de leurs fusils sur ceux qui les poursuivaient, dont ils avaient tué quelques-uns et blessé un grand nombre. Ils avaient réussi à se rendre à la bourgade du Lièvre, où ils attendaient des ordres ou du renfort.

La bourgade du Lièvre pouvait compter deux cents guerriers. Elle était alors considérée comme nation neutre.

Les nouvelles apportées par grand Pierre confirmaient Colas dans ses craintes que la Chaudière Noire et le Bâtard flamand commandaient les ennemis. Il avait toujours espéré que l'on s'était peut-être trompé sur les véritables chefs iroquois. Il connaissait bien la Chaudière Noire. C'était l'un des plus habiles, et surtout le plus redoutable des guerriers sauvages. Son nom, bien connu parmi les nations algonquines, outaouaises et huronnes, était pour elles un sujet de terreur quand il commandait ses Onontagnés sur le sentier de la guerre.

Sa force prodigieuse ajoutait au prestige de sa réputation. Il était dur et cruel, ne faisant jamais quartier aux ennemis pris durant la bataille, à moins qu'il ne crût pouvoir tirer quelques avantages politiques en leur accordant la vie et quelquefois même la liberté. Insensible aux souffrances, il contemplait avec indifférence ou plutôt avec plaisir les supplices les plus atroces infligés sur le bucher aux ennemis faits prisonniers. On dit qu'il ne riait jamais, et qu'il ne manifesta jamais la moindre amitié ou la moindre sympathie pour qui que ce fut. Et pourtant, ce cœur de fer s'était laissé vaincre par les caresses de sa seule enfant, une jeune fille qui avait, à l'époque dont nous parlons, seize à dix-sept ans. Elle s'appelait Corlarine, du nom de Corlar où elle était née d'une mère hollandaise, sa femme, qui mourut avant que Corlarine eût atteint l'âge de dix ans.

Colas jugeait bien Kondiaronk, plus connu parmi les Français sous le nom de Le Rat, surnom qu'on lui avait donné parce qu'il était très rusé ; il était l'ennemi acharné des Iroquois en général et de la Chaudière Noire en particulier. Le Rat, ami des Français, était alors le plus fameux des guerriers hurons. Brave et d'une éloquence remarquable, il n'avait pas cependant parmi les Français, malgré sa valeur et sa finesse, la réputation de la Chaudière Noire comme guerrier et pour conduire une expédition. Ce n'était pas ce que croyait le Rat ; aussi cherchait-il toutes les occasions pour se battre contre le chef redoutable des Onontagnés, et rien ne flattait plus son orgueil que de s'entendre appeler le premier des guerriers sauvages du Canada. Colas connaissait tout cela. Il considérait que c'était une heureuse chance pour le succès de l'expédition qu'il avait entreprise de pouvoir compter sur l'appui de Le Rat et de ses

jeunes gens ; mais, d'un autre côté, il savait que le rusé Huron chercherait à s'attribuer toute la gloire de la défaite des Iroquois, et réclamerait pour lui et les siens la plus grande partie des dépouilles ennemies, y compris les marchandises des Français, sous le prétexte que sans lui ces marchandises eussent été perdues et que les Iroquois n'auraient pas été punis. D'un autre côté, Colas avait appris par grand Pierre que Le Rat n'était pas allé trouver les Français à la bourgade du Lièvre pour leur offrir de les venger, mais bien pour requérir leur aide, afin de reprendre ses pièges volés et de se venger, lui, des Iroquois. Il pensait bien que Le Rat cacherait les vrais motifs qui le faisaient agir pour mieux se faire payer son assistance ; aussi se proposait-il de le déjouer sur ce point.

Tous les hommes réunis dans la seconde salle de la cave se délassaient des fatigues de la journée et fumaient la pipe autour d'un bon feu.

—Mes amis, leur dit Colas, il est probable que dans quelques jours nous serons obligés de marcher contre les Iroquois qui ont pillé nos canots l'autonne dernier. Ils sont campés sur l'une des îles Manitouliues ; je ne puis dire au juste laquelle maintenant. Je partirai pour la bourgade du Lièvre demain au point du jour. Mais j'aimerais auparavant à savoir sur combien d'entre vous je puis compter pour aller à l'ennemi. Il y en a plusieurs qui ne se sont engagés que pour le voyage aller et retour et qui ne sont pas tenus d'aller plus loin qu'ici ; quelques-uns m'ont promis de venir avec moi jusqu'à Michilimakinac, si c'est nécessaire. Je crois que si nous attaquons les Iroquois, nous les battons, et que, dans ce cas, nous n'aurons pas besoin d'aller à Michilimakinac. Que ceux qui veulent me suivre jusqu'au bout et m'aider à reprendre notre butin des Iroquois lèvent la main.

Tous levèrent la main, sans en excepter les deux Esquimaux qui commençaient à assez bien comprendre le français.

—Merci, mes amis, continua Colas, je m'y attendais. Je vous savais trop braves et généreux pour croire qu'un seul d'entre vous ne serait pas prêt à venger le sang versé et l'honneur français si audacieusement outragé, en pleine paix, par nos ennemis communs. Il faudra néanmoins qu'un ou deux d'entre vous restent à la cave avec les Esquimaux pour avoir soin des chiens. Demain j'irai à la bourgade du Lièvre. Je ne serai qu'un jour ou deux absent. Jean et Bibi m'accompagneront. Grand Pierre nous conduira par le chemin de raccourci que je ne connais pas. Es-tu prêt, Bibi ?

—Toujours, mon bourgeois. Faudra-t-il que j'emporte mon fusil, ma canne et mon sabre ?

—Tu as donc un sabre aussi, Bibi ? Je ne l'ai pas encore vu. Montre-nous ça.

Bibi alla retirer d'un paquet soigneusement ficelé un immense sabre de cavalerie dont il s'était souvent servi pour les exercices d'escrime qu'il exécutait dans la troupe de bohémiens dont il avait jadis fait partie. Il tira de son fourreau une formidable lame ciselée de brèches nombreuses.

—Voici, dit-il, en exécutant un moulinet théâ-

tral, le sabre de mon père ! On en parlera dans les siècles à venir.

—Mais, c'est une scie, Bibi, s'écria Jean ; j'aime bien mieux ta canne.

—Ton sabre est bien beau, reprit Colas en souriant, mais il ne faut pas que tu emportes ton fusil, ni ton sabre, pas même ton couteau de chasse, à moins que tu puisses le dissimuler complètement. Ce n'est pas sur le sentier de la guerre que je prétends te mener demain. Je veux te faire faire connaissance avec des sauvages amis ; il est bon que tu commences un peu à connaître leurs mœurs et leurs habitudes. Tu parles déjà un peu bien l'algonquin, tu vas entendre bientôt celui de la bourgade du Lièvre. Ce n'est pas en guerrier que je veux t'introduire, mais comme un homme de paix, comme la grande Médecine ! Il faudra que tu te déguises.

—En lièvre ? mais je n'ai pas de costume pour ce déguisement-là ! dit Bibi avec un grand sérieux.

—Ça ne sera pas nécessaire. Grand Pierre te peindra en grande Médecine avant d'entrer dans le village. Il te faudra un sac dans lequel sera ta médecine.

—N'ayez crainte. Je suis l'homme pour la médecine ; j'ai emporté avec moi de la graisse d'ours, avec laquelle je sais confectionner des pommades, qui sont de vraies panacées pour tous les maux. Et puis, je pourrai apporter ma canne. Je la peindrai comme un bâton de barbier.

—Va pour ta canne.

Mais la canne de Bibi n'était point un instrument aussi inoffensif que son nom semblait l'indiquer. C'était une barre d'acier de trois quarts de pouce carré, longue de quatre pieds, dont un des bouts était appointi et l'autre arrondi, avec une tête, de manière à servir de poignée, et qui, jusqu'à une distance de six à sept pouces, était recouverte d'une peau de caribou, pour que le froid de l'acier ne causât pas de blessure à la main nue. Cette canne, que Bibi appelait quelquefois son fleuret, était maniée à deux mains, une arme réellement formidable. Il s'était exercé à la lancer comme un javelot, et, à plus de vingt pieds, il pouvait la planter, avec une justesse étonnante, dans un but de la grandeur d'un écu de trois francs. Elle avait été confectionnée par Jean, qui en avait une semblable.

—Et qu'est-ce que j'aurai à faire ? demanda Bibi.

—Tu ne riras pas. Tu ne chercheras pas à faire rire. Tu garderas ton sérieux, comme il convient à la grande Médecine.

—N'ayez crainte. Et qu'est-ce que je dirai si on me questionne ?

—On ne te questionnera pas. Ton apparence et ta profession te feront passer dans l'opinion des sauvages pour un être protégé par le Manitou.

—Qu'ils ne s'y fient pas trop. Mais enfin, s'ils me parlent ?

—Comme tu ne les comprendras pas, tu n'auras qu'à dire : Hun ! comme grand Pierre.

—Hun ! Ça, c'est facile, mais s'ils ne comprennent pas ?

—Tu répéteras : Hun ! autant de fois que tu le croiras nécessaire.

—Pas d'autre chose ?

—Cela signifie tout ce que tu voudras.

—Comme le *goddam* des Anglais ?

—Absolument.

—J'aurais cru que la langue des lièvres était plus difficile que ça ! Peut-être que cette nation descend des Huns ? En effet, je me rappelle que Jean, parlant à grand Pierre, a dit : " Le chef *est-y là ?*" C'est justement le nom du chef des Huns.

—Probablement, dit Colas en riant.

—On devrait l'adopter pour langue universelle.

—Oui. Elle serait assez simple, à parler, mais très difficile à comprendre.

—C'est vrai. Elle bat d'une aile.

## CHAPITRE VII

### CONSEIL DE GUERRE

Il était nuit quand, le lendemain, Colas, Jean et Bibi, guidés par grand Pierre, arrivèrent à la bourgade du Lièvre. Tous les Canadiens et les français étaient logés dans un grand hangar, où l'on avait placé les marchandises et les canots qui avaient échappé au désastre de l'automne précédent. Dulude attendait son bourgeois ; quand celui-ci entra, il les trouva tous assis auprès d'un grand feu qui pétillait gaïement dans l'âtre d'une vaste cheminée. La connaissance fut bientôt faite entre les nouveaux arrivés et les anciens. Colas, informé que Pierre Pilette, principal commis de M. Lamothe, avait été choisi d'un commun accord comme leur chef pour le temps qu'ils demeureraient à la bourgade, en attendant des ordres ou des renforts de Montréal, lui remit le paquet de lettres que M. Lamothe et les autres bourgeois lui avaient confiées à Montréal. Aussitôt que les employés eurent pris communication des nouvelles et des ordres de leurs bourgeois, ils vinrent tous, Pilette en tête, tendre la main à Colas en lui témoignant le plaisir qu'il éprouvait d'apprendre qu'il avait été choisi pour chef de l'expédition. Plusieurs, d'entre eux connaissaient personnellement Colas ; les autres furent bientôt informés de l'importance et de l'habileté de l'homme en qui les bourgeois avaient mis leur confiance.

Pendant le souper et une partie de la soirée, la conversation roula sur les incidents de la flotte sur la rivière Outaouais, l'embuscade des Iroquois au-dessus de la Roche Capitaine, la lâcheté des Outaouais à la vue des Iroquois, les désastres qui s'en étaient suivis, leur arrivée à la bourgade du Lièvre, le bon accueil qu'ils avaient reçu.

—Avez-vous des données précises sur la position des Iroquois aux îles Manitoulines ? demanda Colas.

—Nous savons positivement, répondit Pilette, que la Chaudière Noire et cent vingt Onontagués sont campés à la pointe nord-est de la grande Manitouline. Tous les canots pris avec les marchandises sont à cet endroit. On dit que le Bâtard-

flammand est parti avec une quarantaine d'Agniers et est allé camper à la Pointe-à-Chabot.

—Etes-vous bien sûr que toutes les marchandises sont avec la Chaudière Noire ?

—Positif. Les canots ont été tirés sur le bout de la pointe, et mis à l'abri avec les marchandises sous une grande cabane d'écorce. Plusieurs Nipissiriniens les ont vues et ont reconnu nos canots.

—C'est bien, tâchez de vous procurer un plan exact de la position de ces canots et de la meilleure manière d'approcher par terre du campement des Iroquois. Pouvez-vous me dire si l'on pourrait approcher de la pointe de l'île en canot ?

—Je puis vous dire qu'il n'y a pas de glaces du côté nord-est de la pointe où est leur campement ; on peut y aborder en canot. Du côté nord de l'île, il y a des bordages tout du long en gagnant vers l'ouest. Là où le vent et les lames du lac Huron se font sentir, il n'y a pas de glaces. Le temps, d'ailleurs, a été fort doux ; le vent qui souffle du nord-ouest, balaye, s'il y en a, toutes les glaces de la pointe dans le lac, où elles se perdent.

—Avez-vous vu Le Rat ?

—Nous l'avons vu hier ; mais comme nous avions déjà reçu votre lettre par grand Pierre, nous étions sur nos gardes. Le Rat nous a dit, qu'au sitôt qu'il avait appris l'accident qui nous était arrivé l'automne dernier, il était parti avec cinquante guerriers pour venir à notre secours et nous venger des Iroquois. Ils nous ont offert de nous accompagner pour attaquer la Chaudière Noire. Nous lui avons répondu que nous réfléchirions.

—C'est bien, nous le verrons demain. Si je n'étais pas arrivé, comment auriez-vous pris la proposition de Le Rat ?

—La plupart étaient d'avis d'accepter l'offre, malgré les prétentions de Le Rat, qui demandait pour lui et les siens toutes les marchandises qu'il pourrait reprendre. J'étais opposé à ces propositions. Maintenant nous sommes tous disposés à agir comme vous le déciderez.

—Combien avez-vous de vos sauvages avec vous ici ? pourrait-on se fier à eux ?

—Il y en a soixante en tout. Je n'ai aucune confiance dans les Outaouais, ils ont une peur mortelle de la Chaudière Noire ; les Algonquins voudraient à tout prix aller se battre contre les Iroquois ; ils ne sont que vingt, malheureusement.

Le lendemain, vers huit heures, Colas, Pilette et quelques autres allèrent faire visite à Kondiaronk. Cette marque de déférence de la part de Colas flatta la vanité du chef huron. Il fut convenu à cette visite, qu'une conférence aurait lieu à deux heures de l'après-midi, dans une grande cabane, alors inoccupée, où les propositions de Kondiaronk seraient discutées. Comme les questions qui devaient y être traitées ne concernaient que les Français et leurs gens, d'un côté, et Kondiaronk et ses jeunes guerriers, de l'autre, il fut convenu que la conférence serait secrète, et que nul Nipissiriniens n'y serait admis afin de ne pas compromettre leur neutralité.

Comme Bibi avait pénétré de nuit dans la bourgade, il n'avait pas été nécessaire de le peinturlurer en grande Médecine. Colas ayant

appris que le Rat n'était pas entré dans la bourgade avec les produits de sa chasse, qu'il avait sans doute cachés sur la route, envoya grand Pierre avec Bibi, dès avant le jour, pour tâcher de découvrir l'endroit où il avait laissé ses traînes. Avant de partir, grand Pierre avait peint Bibi, comme seul un sauvage eût pu le faire ; il lui avait aussi préparé une toilette complète, le tout revêtu d'un grand capot de couverture rouge qui lui descendait jusqu'aux talons et tout boutonné par devant, sans oublier un énorme capuchon qui dissimulait entièrement sa bosse. Bibi ainsi vu, coiffé de son casque de renard et sa canne barriolée à la main, qu'il portait à la façon d'un tambour-major, aurait fait rire toute personne qui l'eût connu, mais devait par contre inspirer une grande vénération à un sauvage ignorant et superstitieux. Cependant, grand Pierre ni ne rit ni ne vénéra. Peut-être qu'intérieurement il en avait grande envie ; mais c'était contre ses idées de paraître s'étonner de quoi que ce soit.

Tous ceux qui avaient vu Bibi ainsi métamorphosé riaient aux éclats ; Jean et Colas s'en tenaient les côtés, quand Bibi, entrant dans son rôle, se retournait gravement vers les rieurs et levant sa canne disait : hui ! et leur jetait, sans rire, un coup d'œil qui, sans être louche, n'en était pas moins effroyablement laid.

— Bien, Bibi ! criait Jean, en se tordant de rire. Tu vas effrayer tous les lièvres du village.

— N'ayez crainte, je les rattraperai dans la forêt.

Quand Colas, après sa visite à Kondiarouk, rentra au logis des Canadiens, il entendit un grand bruit, et bientôt il aperçut Bibi, qui revenait de son expédition avec grand Pierre ; celui-ci n'avait pas eu de peine à découvrir l'endroit où Le Rat avait caché ses traînes.

Quelques marmousets suivaient de loin Bibi, sans oser l'approcher ; un groupe de Nipissiriniens, auxquels s'étaient mêlées quelques sauvagesses, regardaient, avec des yeux ébahis, cette étrange figure de la grande Médecine, qui, d'un pas tranquille et long, s'avancait gravement au milieu du village.

Colas jugea qu'il ne conviendrait, peut-être pas, pour le moment, que Le Rat sût qu'il avait amené une grande Médecine avec lui ; aussi recommanda-t-il à Bibi de ne pas sortir du hangar, ni de se montrer à aucun sauvage qui se présenterait, à moins d'ordre contraire.

Bibi, avec tout l'aplomb qu'on lui connaît, pour l'avoir vu au théâtre débiter ses boniments, était entré de tout cœur dans le rôle qu'on lui avait assigné. Jean l'avait convenablement mis au courant de ce qu'il aurait à faire, aussi bien que de ce qu'il aurait à éviter, afin de ne pas outrer son rôle.

A l'heure fixée pour la conférence, Le Rat et tous les Hurons de sa suite étaient assis près d'un feu, allumé sur un large foyer, préparé pour l'occasion au milieu de la grande cabane ; l'autre côté du foyer était occupé par les Canadiens et les Algonquins, qui avaient été secrètement avertis de se rendre à la conférence. Tous gardaient un profond silence, fumant leur calumet.

Au bout d'une dizaine de minutes, Kondiarouk se leva, promenant ses regards tout autour de l'assemblée, et fixant Colas, comme s'il eût voulu s'adresser plus spécialement à lui, il dit :

— Je vois avec plaisir un homme que je connais bien, et que j'aime parce que je sais qu'il est l'ami des Hurons, des Algonquins et de toutes les nations au nord des grands lacs et des pays d'en haut. Il sait que les Hurons sont les amis d'Ononthio et de tous les Français, et que chaque fois qu'Ononthio a eu besoin des Hurons pour châtier ses ennemis mortels les Iroquois, les Hurons se sont toujours empressés d'accourir à sa demande. Aussi savons-nous qu'Ononthio aime les Hurons.

Puis, après avoir cité différentes circonstances où les Hurons avaient accompagné les Français contre les Iroquois, il continua, en s'animant peu à peu et en relevant haut la tête, comme c'était son habitude :

— Oui, Kondiarouk aime les Français et il est fier d'être aimé d'eux. C'est pourquoi, aussitôt qu'il a appris la perfidie des Iroquois, et leur attaque, en pleine paix, contre leurs canots à la Roche Capitaine, il a rassemblé une cinquantaine de ses jeunes gens à la hâte et est accouru au secours de ses amis, pour les venger. Il faut anéantir ce parti d'Iroquois maudits, pendant qu'ils ont eu la maladresse effrontée de rester dans ces parages pendant l'hiver. Sans doute ils espèrent intercepter le reste de vos canots au printemps quand vous voudrez continuer votre voyage à Michilimackinac. Les canots enlevés sont bien à jamais perdus pour vous ; mais il reste encore la moitié de vos marchandises, et Kondiarouk est venu pour vous aider à la sauver.

— Mes jeunes gens, ont fait un long voyage pour courir à votre secours, et ça leur a coûté beaucoup de peines, de dépenses et de fatigues. Kondiarouk leur a dit de ne pas regarder à cela ; que les Français sont justes et qu'ils traiteraient généreusement des amis qui viennent se battre pour eux et avec eux au risque d'y laisser leur vie et leur chevelures. Eh ! bien, Kondiarouk ne voudrait pas abuser de la détresse ni de la générosité de ses amis. Il a consulté ses jeunes gens, il se contenteront de ce qu'il pourra être pris sur les Iroquois."

Kondiarouk s'assit au milieu d'un murmure d'approbation de ses guerriers ainsi que des Algonquins.

Après un assez long silence, Colas se leva, et dit :

— Nous avons écouté avec plaisir ce qui vient de nous dire Kondiarouk, presque autant pour la manière éloquente de son langage que pour l'offre généreuse qu'il nous a faite, en son nom et au nom de ses jeunes guerriers, de nous aider à venger sur les Iroquois l'attaque injustifiable qu'ils ont faite, contre nos canots, dans un temps de paix solennellement jurée. Nous remercions Kondiarouk de ses offres, mais nous ne pouvons les accepter. Ononthio a le bras long ; chaque année sa force et sa puissance augmentent par les arrivages de nouvelles troupes et des nombreux colons qui viennent d'au-delà du grand lac salé. Ononthio saura bien forcer la nation des Ouontagués, aussi bien que celle des Agniers, à désavouer

leur conduite et à remettre les marchandises qu'ils nous ont prises en violation des traités. Si ces deux nations refusaient la juste satisfaction qui leur sera demandée, Ononthio marchera sur leurs villages et les réduira en cendres. Kondiaronk lui-même sait comment Ononthio peut se faire rendre justice, il a déjà plus d'une fois accompagné ses soldats à la victoire. C'est afin de ne pas entraver la marche de la justice qu'il sera peut-être mieux, d'attendre jusqu'au printemps pour savoir ce que répondront les Onontagués et les Agniers, que d'attaquer maintenant la Chaudière Noire et le Bâtard-Flammand.

—Je suis surpris, reprit Kondiaronk, après un long silence, de la réponse que l'on vient de faire à ma proposition; je croyais qu'on l'accepterait avec plaisir. Attendre jusqu'au printemps pour que justice soit rendue, c'est attendre bien longtemps pour une justice incertaine, quand il est si facile de la faire maintenant. Les Iroquois sont fourbes, traîtres et voleurs, Kondiaronk veut les punir. Il est prêt; ce qui le surprend c'est que Colas ne le soit pas; ou plutôt ce sont peut-être les Canadiens qui ne le sont pas. Qu'en dit la grande Médecine des Français? je ne la vois pas.

—Kondiaronk, répondit Colas, tu sais que je suis toujours prêt, je parle ici tant en mon nom qu'au nom de tous les Canadiens présents, soit à assister un ami, soit à défendre ma propriété ou celle qui m'est confiée quand elle est menacée; dans ce cas-ci, c'est différent. Si j'attaquais les Iroquois, je crois que l'on pourrait me blâmer de n'avoir pas attendu l'action que prendra Ononthio, surtout si j'acceptais les conditions que met Kondiaronk. Que diraient les bourgeois si nous allions compromettre le succès de notre expédition et, pour une simple satisfaction de vengeance, s'il fallait abandonner aux Hurons nos marchandises et nos canots qui ont été pris par les Iroquois?

—Il y a une bien grande différence, reprit Kondiaronk; dans le cas présent, si les Hurons n'aident pas les Canadiens, ils ne peuvent pas quitter la bourgade du Lièvre, sans courir risque de tomber entre les mains des Iroquois qui les guettent et de perdre ainsi le reste de leurs canots, sans chance de jamais ravoïr ceux qu'ils ont perdus. Pourquoi n'ont-ils pas pu les défendre à la Roche Capitaine quand tous les Outaouais étaient avec eux? Crois-tu qu'ils pourront mieux faire contre la Chaudière Noire, qui peut-être recevra du renfort avant le printemps? Et les canots ne seront pas repris, et les Canadiens ne seront pas vengés; tandis que, si tu veux, avant cinq jours, les Iroquois seront battus, anéantis, vous pourrez de suite conduire les canots à Michilimackinac, car je sais que c'est là leur destination. Ne vaut-il pas mieux sauver une partie que de tout perdre? Sois sûr que le Bâtard-Flammand et la Chaudière Noire sauront bien garder leur butin. Ils ne le rendront jamais.

—Ainsi donc, remarqua Colas, tu penses que ce ne serait pas trop que de l'abandonner toutes les marchandises qui nous ont été volées par les Iroquois pour prix des secours que toi et tes guerriers nous offrent pour nous venger des Iroquois?

—Je le pense.

—Eh bien, nous ne pensons pas de la même manière, et si nous le voulons, nous pouvons, sans toi, aller attaquer la Chaudière Noire, lui enlever nos canots et nos marchandises quand nous voudrons.

—Pourquoi tes Canadiens ne l'ont-ils pas fait à la Roche Capitaine? Avec tes poules mouillées d'Outaouais, tu ne feras rien de bon. Algonquins bons; mais tu n'en as que vingt; Canadiens bons, mais tu n'en as que trente, en tout cinquante. La Chaudière Noire a cent cinquante guerriers avec lui. Grand capitaine.

—Les Canadiens n'avaient personne pour les commander à la Roche Capitaine. La prudence leur dictait d'attendre un chef avec des renforts. Les renforts pourront arriver ici avant trois jours. Et bien, même avec ces renforts, bien armés, que j'ai choisis moi-même, nous croyons que, dans les circonstances, il vaudra mieux attendre la décision que prendra Ononthio, répondit Colas.

Le Rat ne s'attendait pas à apprendre que des renforts fussent arrivés. Il crut devoir rabattre de ses prétentions.

—Kondiaronk est content qu'il vienne un renfort, tant mieux dit-il; dans ce cas, il ne demandera que la moitié des canots et des marchandises pris par les Iroquois.

—Non, Kondiaronk, pas un seul. Ecoute bien ce que je vais te dire, que tes jeunes gens écoutent aussi. Nous, Canadiens, n'avons pas peur avec le renfort qui nous arrive, ou sans ce renfort, d'aller attaquer la Chaudière Noire pour l'affaire de la Roche Capitaine; cette affaire, nous préférons la laisser entre les mains d'Ononthio qui saura bien la régler. Mais, écoutez-vous, s'il s'agissait de venger une attaque, un vol, une insulte faite à nos amis, à quelqu'un de nos alliés, nous nous considérerions obligés de les défendre et de les venger, et nous le ferions avec plaisir sans rien leur demander pour récompense de notre aide et de nos secours. Ainsi, supposons que la Chaudière Noire eut insulté, attaqué ou volé Kondiaronk, et que Kondiaronk demandât notre secours pour en tirer vengeance, nous dirions: "Oui, nous te vengerons et nous sommes prêts à marcher avec le brave Kondiaronk, le grand chef, plus grand et plus redoutable encore que la Chaudière Noire, le plus habile pourtant des chefs iroquois. Notre cause, nous pouvons la traiter comme nous l'entendrons, et attendre; mais quand il s'agit de défendre nos alliés, nous sommes toujours prêts. Nous avons appris que les Iroquois ont volé les pièges des Hurons...."

—Qui a dit cela? interrompit Kondiaronk.

—Le grand Oki, la grande Médecine.

Je ne vois pas le grand Oki des Français. Je voudrais entendre ce qu'il dit.

Colas, qui avait préalablement fait la leçon à Bibi, envoya Jean le chercher.

Quand la grande Médecine entra dans la salle de la conférence, les Canadiens se levèrent pour le laisser s'approcher du foyer près de Colas; Jean se mit à ses côtés, et plaça devant lui une petite table, sur laquelle Bibi mit une espèce de statuette

teinte noire, de gros yeux blancs et lèvres rouges sang, qu'il tira d'un sac de cuir suspendu à son cou, et qu'il avait grossièrement façonné au couteau. Il prit alors son casque de renard rouge avec une cérémonieuse gravité et en couvrit la statue. Le Rat et tous les sauvages regardaient fixement ce manège, mais sans témoigner aucun étonnement. Bibi conservait tout son sang froid.

—Kondiaronk veut savoir comment la grande Médecine sait que les Iroquois ont volé les pièges des Hurons ? dit Colas. Il va voir et entendre.

Alors Bibi, levant lentement sa canne barriolée, la passa deux à trois fois autour et au-dessus du casque, il l'y maintint quelques instants immobile, prononçant des mots que personne ne pouvait comprendre, si ce n'est : Oki ! Oki ! Han ! Han ! le tout en forme d'incantation. Puis levant la canne à la hauteur de sa tête, il lui fit décrire lentement, en la tenant à la longueur de son bras, environ un quart de cercle, jusqu'à ce qu'elle pointât dans la direction du lac Huron. Au même instant un petit filet de voix flûtée se fit entendre comme venant de dessous le casque de renard. La grande Médecine écouta en penchant l'oreille, puis souleva doucement et avec précaution l'un des bords du casque. À mesure qu'il soulevait de plus en plus le casque, la voix changeait d'intonation et se faisait de plus en plus grosse et gutturale, tellement, qu'au moment d'enlever le casque, la voix était devenue si formidable que Bibi rebassa vivement le casque, ramenant aussi vivement la voix à son premier diapason de crécelle. Tout le monde, sans en excepter les Canadiens qui n'y comprenaient rien, à l'exception de Colas était dans l'ébahissement. La grande Médecine releva une seconde fois lentement et graduellement le casque jusqu'à ce que la voix, qui grossissait en même proportion que le relèvement du casque, eut atteint une ampleur suffisante.

—Là, disait la voix, la canne de la grande Médecine pointait vers le sud dans la direction du lac Huron, j'ai vu des visages rouges ; ils riaient beaucoup, quand ils rentrèrent dans leur campement, et disaient : " Nous avons pris les pièges du gros Rat, qui s'en servait pour prendre des rats musqués." Alors, un grand chef leur a dit : " Vous avez bien fait." Longtemps après, un jour le chef des visages rouges, dont les pièges avaient été volés, envoya une députation pour redemander les pièges volés. Le chef des voleurs fit répondre à l'autre chef, qui était un plus grand chef que lui, mais qui avait beaucoup moins de guerriers, " qu'il ne rendrait pas les pièges et qu'il les garderait pour prendre dedans le Rat lui-même." En apprenant cette réponse offensante, le grand chef huron partit avec ses jeunes gens pour aller à la bourgade du Lièvre demander le secours des Canadiens. Les Hurons emportaient avec eux, sur des traînes, une grande quantité de peaux de rats musqués. Voilà ce que je dis et je peux dire autre chose encore."

Colas, qui suivait attentivement sur la physiologie de Kondiaronk l'impression que la découverte de sa fourberie pouvait lui faire éprouver, ne fut pas longtemps à s'apercevoir de la mortifi-

cation et de la confusion qu'elle lui causait. Il savait que Kondiaronk devait nécessairement en conclure qu'il était parfaitement instruit de tout ce qui regardait le vol des pièges et du prétendu secours qu'il apportait aux Canadiens. C'était tout ce que voulait Colas. Comme il entra dans les plans de Colas, non-seulement de reprendre les canots et les marchandises qu'ils contenaient, ce qu'il eût pu accomplir avec les seules forces qu'il avait sous ses ordres, mais encore d'infliger aux ravisseurs une défaite signalée et sanglante, il voulait de plus se servir de Kondiaronk pour donner aux Iroquois une leçon qui ne serait pas oubliée de sitôt tant par les Iroquois que par toutes les nations de l'ouest. Aussi, après avoir interprété aux sauvages qui assistaient au conseil ce que venait de dire l'Oki de la grande Médecine, en en adoucissant un peu les aspérités, il s'écria :

—L'Oki de la grande Médecine a révélé ce que nous ne pouvions savoir ; mais que nous importe que Kondiaronk, en venant à notre rencontre avec ses jeunes gens, ait passé par le bord de la grande baie ou ailleurs ? Il n'y a rien là d'étonnant, puisqu'il ne pouvait peut-être pas savoir où étaient les Canadiens ; naturellement, c'était vers l'embouchure de la rivière des Français qu'il pouvait le mieux apprendre si les canots avaient continué leur route vers Michilimakinak, leur destination, ou bien s'ils s'étaient réfugiés chez les Nipissiriens ou quelque part sur leur lac. Quant à avoir des pièges pour faire la chasse durant leur voyage, il n'y a là rien que de tout naturel. Il fallait bien manger sur la route et faire des provisions. La seule chose qui me surprenne, c'est que si ces pièges ont été volés par les Iroquois, Kondiaronk, qui est un plus grand capitaine que la Chaudière Noire, n'ait point été reprendre son butin volé.

La tournure que Colas avait donnée à l'action et à la conduite du chef huron eut pour effet de calmer son irritation et sa confusion. Le bouleversement de ses idées l'empêcha de réfléchir et de peser sa réponse.

—Mes guerriers, dit-il, n'ont pas de fusils, et point de canots.

—Combien estimes-tu qu'un homme armé d'un fusil en vaille qui n'ait pas de fusils ?

—Cinq.

—C'est bien, reprit Colas, nous avons des canots que nous te prêterons ; j'ai des fusils pour tous les hommes ; nous sommes prêts à partir pour te venger, aussitôt que j'aurai rassemblé mes hommes et que nous serons convenus des conditions.

Kondiaronk était trop fin pour ne pas s'être aperçu que Colas n'avait parlé comme il l'avait fait que pour ne pas le mortifier ; il lui en sut gré, et, se levant, il dit :

—Kondiaronk reconnaît Colas comme l'ami des Hurons ; il a confiance en la justice de Colas et accepte d'avance toutes les conditions qu'il proposera.

Colas, après avoir consulté Pilette et les autres Canadiens, dit :

—J'ai consulté mes amis, ils sont d'opinion :  
1° Que je serai le chef de l'expédition.

2° Que Kondiaronk conduira ses guerriers comme il l'entendra, sous les ordres du chef de l'expédition.

3° Tous les pièges repris seront remis à Kondiaronk ; s'il en manquait, ils seront remplacés par d'autres pris sur les Iroquois.

4° Tous les canots et marchandises repris seront remis à leurs maîtres ; s'il en manque, ils seront remplacés par un équivalent pris sur les Iroquois.

5° Tous les prisonniers appartiendront à ceux qui les auront faits ; sauf que le chef de l'expédition aura le droit de racheter les femmes et les enfants, s'il y en a.

Ces conditions conviennent-elles à nos amis les Hurons ?

—Oui, répondit Kondiaronk.

La conférence fut alors levée, Le Rat et Co'as étant également satisfaits du résultat, le premier parce qu'il espérait ravoir ses pièges et tirer une vengeance éclatante ; le second, pour trois raisons : d'abord, parce qu'il recouvrerait les canots et les marchandises, sans qu'on pût blâmer le gouvernement français d'avoir violé la paix, puisque ce n'était qu'à pour aider les Hurons à reprendre leurs pièges volés qu'il avait marché contre les Iroquois ; secondement, parce que parmi toutes les nations sauvages, on saurait que les Français avaient étendu leur protection sur leurs alliés avec plus d'empressement qu'à pour venger leurs propres intérêts mêmes ; la troisième raison, qui, d'après notre manière de voir actuelle, ne lui ferait pas grand honneur, mais que les circonstances des temps et de sa situation pouvaient justifier, c'était qu'en se joignant aux Hurons, il savait que ces sauvages massacraient tous les ennemis qui leur tomberaient sous la main sans remords comme sans pitié, armés ou désarmés, ce qu'il n'aurait pas voulu permettre aux Canadiens. Il voulait laisser aux Nipissiriniens neutres et aux autres nations sauvages un exemple terrible de ce qu'il en coûtait de s'attirer la colère des Français, et d'un autre côté l'avantage de les avoir pour protecteurs.

Il fut convenu que l'on ne perdrait pas de temps, que les canots achetés des Nipissiriniens seraient prêtés aux Hurons, qu'après avoir pourvu à la protection du hangar, M. Pilette et cinq hommes de son choix resteraient, avec tous les Ontaonais, à la bourgade du Lièvre que le reste des Canadiens ainsi que les vingt Algonquins se rendraient, avec Kondiaronk et ses guerriers, à la Pointe à la loutre, où Colas irait les rejoindre avec ses hommes avant trois jours.

Il était près de trois heures de l'après-midi, quand le lendemain Colas, Jean, Bibi et grand Pierre arrivèrent à la cave. Tout était en grand ordre ; les arrangements que Colas avaient ordonnés étaient exécutés, des provisions en abondance avaient été amassées, une petite source de bonne eau avait été trouvée dans l'une des anfractuosités de la cave. Deux des hommes de la bande, qui connaissaient un peu le métier de tailleur de pierre, avaient préparé une large pierre suffisante pour servir de porte et masquer complètement l'entrée de la galerie.

On n'attendait plus que Jean pour y ajouter des

gonds convenables. Ce fut l'occupation de Jean aussitôt qu'il fut arrivé. Quand les gonds furent posés et la porte ajustée, l'entrée de la galerie était si bien masquée qu'on eût cru qu'elle n'était que la continuation naturelle du rocher. Celui-là même qui eût su que ce n'était qu'une porte n'eût pu l'ouvrir, sans en connaître le ressort secret.

Toutes les marchandises, fusils, barils de poudre, fer, plomb, chaudières, verroteries, etc. avaient été placées dans des armoires et sur des tablettes convenablement dans la partie de la cave destinée à servir de magasin. Patenaude fut choisi pour garder la cave, avec deux bons hommes et les Esquimaux ; Colas se proposait de partir de grand matin le lendemain avec le reste des hommes au nombre de vingt-trois, y compris grand Pierre.

Les hommes étaient armés de mousquets de même calibre, grand Pierre portait une longue canardière. Aussitôt son retour à la cave, Colas mit plusieurs hommes à enchaîner deux à deux les balles dont il avait fait couler et percer un grand nombre durant son absence à la bourgade.

Les petites chainettes, qu'il avait achetées à Montréal, furent coupées en longueur de huit pouces pour enchaîner les balles. Quand il vit qu'il y avait assez de balles ramées, il alla trouver grand Pierre qu'il amena à l'écart avec Bibi, Jean Simoneau et Lapromenade.

—Vous supposez sans doute, dit-il, pourquoi j'ai fait ramer des balles ? c'est pour que grand Pierre répète avec nous, contre la Chaudière Noire et ses Iroquois, la leçon que son père, le fameux Piscaret, a donnée aux Iroquois, vis-à-vis Sorel, au milieu du grand fleuve, comme je vous l'ai raconté quand nous avons campé près de la rivière Machiche. Nous tâcherons d'attirer les canots des Iroquois une couple de lieues au large de leurs campements en faisant semblant de fuir devant eux, pour les engager à nous poursuivre ; puis, quand nous serons assez loin de terre, nous tirerons à balles ramées pour faire couler leurs canots. Le Rat qui, avec ses jeunes gens, se tiendra assez loin de nous pour ne pas distinguer les loups et nos rames, viendra terminer la bataille au signal que je lui donnerai pendant que nous retournerons à terre sur la pointe Manitouline, pour attaquer avec nos gens le campement des Iroquois. Deux de mes canots sont trop petits pour porter quatre hommes chaque ; j'en ai choisi deux autres à la bourgade, sur lesquels il faudra ajuster les loups, Jean.

—Oui, mon bourgeois.

—Mais je ne sais pas bien qui je pourrais choisir pour monter les deux canots. Toi, Bibi, grand Pierre et moi, nous monterons le mien. J'ai bien Simoneau pour gouvernail dans un des canots et Lapromenade dans l'autre ; mais qui pourrait bien me servir de têtes de canots et de rames aux loups ?

—Parmi les commis à la bourgade, je vous citerai Thomas Verchères et Demy.

—Mais Verchères n'est qu'un enfant, il n'a pas plus de seize ans.

*A suivre*

Cadeaux de Noëles, etc.

**E. JACOT**

IMPORTATEUR DE

Montres et Articles de Fantaisie

HORLOGERIE, BIJOUTERIE,  
ORFÈVRE, LUNETTERIE,

Prix très réduits

chez **E. JACOT**,

MARCHAND-BIJOUTIER

RUE ST-JOSEPH, (en face du Presbytère) ST-ROCH

**Grande Reouverture**

—CHEZ—

**BRUNET, LAURENT & Cie**

Continuation de la Vente en Liquidation de  
**\$75,000 de STOCK**

à l'enseigne de la FEUILLE D'ERABLE,

Rue ST-JOSEPH, St-Roch

Pour le CHIC américain  
ALLEZ CHEZ  
**PIERRE LANGLOIS**  
TAILLEUR  
303 rue St-Joseph, St-Roch  
Vous serez toujours servi à votre goût et dans le plus court délai.

**ABANDON DES AFFAIRES**  
Ayant décidé de discontinuer le commerce au printemps, nous vendons la balance de notre  
**FONDS de BANQUEROUTE**  
—DE—  
MARCHANDISES SECHES et PELLETIERES  
à 50 p.c. de Réduction  
**A. E. BOISSEAU & CIE**  
52-54 rue de la Couronne, St-Roch, Québec.  
Un lot de Capots pour hommes en Buckarom vendus aux mêmes conditions.

**CHS VEZINA**

Ferblantier,

Plombier, Gazier

Poseur d'APPAREILS de CHAUFFAGE (à la Vapeur et à l'Eau Chaude)



A l'honneur d'informer ses amis et le public en général que son établissement est maintenant transporté au

coin des rues **DU PONT ET DU ROI**

où il gardera constamment un assortiment des plus complets et s'occupera spécialement à

Poser des Appareils de Chauffage  
à la Vapeur et à l'Eau chaude.

Comme toujours, il emploiera les meilleurs ouvriers et des matériaux de première classe, de manière à répondre parfaitement à la confiance de tous ses clients, dont il sollicite les commandes comme par le passé.

L'atelier est situé sur la rue Du Roi.